

Dans notre modèle, nous appelons signification une *signification lexicale*, c'est-à-dire le résultat de la fonction de dénotation du signifiant (voir figure 8.2, p. 148).

On pourrait définir un tel processus comme déterministe dans la mesure où il repose sur la dénotation à l'aide de répertoires – qualifiés, selon l'échelle, d'index, de lexiques ou d'ontologies – de mots ou de formules nominales.

Il n'est bien sûr pas question de réfuter l'utilité des ontologies dans toute démarche scientifique. Par contre, nous pointons le fait que les lexiques sont basés sur des référents existants dont l'exigence d'exactitude et de permanence a pour conséquence leur fermeture à un moment donné. En effet, même si les lexiques peuvent s'enrichir dynamiquement, ils ne peuvent pas couvrir l'infinité de l'ensemble des connexions capables de s'établir par connotation de la manière la plus inattendue.

Au contraire, et c'est bien ce qui a été pointé par Freud puis formalisé par Lacan, l'inconscient n'a aucune ambition d'exhaustivité, mais il dispose d'une autre *liberté* dans la création du sens (voir figure 12.7, p. 193).

Les mécanismes du langage échappent aux réductions des lexiques. La substitution métaphorique s'applique de signifiant à signifiant, ce qui crée du sens par le processus de « pas de sens » – que Lacan utilise en tirant parti de l'ambiguïté du *pas* pouvant exprimer aussi bien la négation qu'un pas en avant.

En d'autres termes, le manque de sens (ou le *sens à côté*) est le ressort supplémentaire – par rapport à la signification lexicale des mots – qui fait avancer le sens (voir figure 12.8, p. 194).

3.16 Jouissance

La double question du sens et du signifiant est certainement une question centrale de la psychanalyse et de la cure.

C'est sur le sens que porte l'interrogation du sujet, mais c'est en réalité le signifiant qui formule toujours la demande et les réponses : « *Il n'y a de demande qui ne passe à quelque titre par les défilés du signifiant.* » (Écrits [20, page 811]).

De même, si elle ne veut pas s'enliser dans une approche stérile, la psychanalyse ne doit pas chercher du sens, mais au contraire se recentrer toujours sur la relation du sujet au signifiant.

Le désir d'obtenir du sens, Lacan l'appelle la *jouissance* en jouant sur

les mots : « j’ouïs sens ».

Au bout du compte, la jouissance, c’est toujours le sens.

Comme nous l’avons vu, la dénotation lexicale et les connotations métaphoriques sont deux niveaux de sens dans la réponse apportée par le grand Autre en tant que structure du langage.

Dans le modèle que nous décrivons ici, le niveau de la dénotation s (A) est analogue à la jouissance phallique, parce qu’il est prévisible, c’est-à-dire qu’il peut toujours être formalisable en utilisant les mots. C’est de cette manière que nous utilisons le *mode phallique* (voir figure 13.7, p. 204), afin de désigner un processus déterministe dont on est certain qu’il peut se décrire intégralement de façon algorithmique – par exemple au niveau physiologique à propos d’un fonctionnement qui est complètement descriptible *a priori* – et dont on est certain qu’il ne peut pas *ne pas* arriver.

Par contre, *comme une autre jouissance*, le sens qu’apporte le niveau de la métaphore est un sens *supplémentaire* – et non pas complémentaire, différence sur laquelle insiste Lacan lors de la séance du 20 Février 1973 du *Séminaire 20* [27, page 68].

En tant que lié à l’opération des mécanismes du langage, il ne peut être qu’inattendu, c’est-à-dire qu’on le sait quand ça arrive.

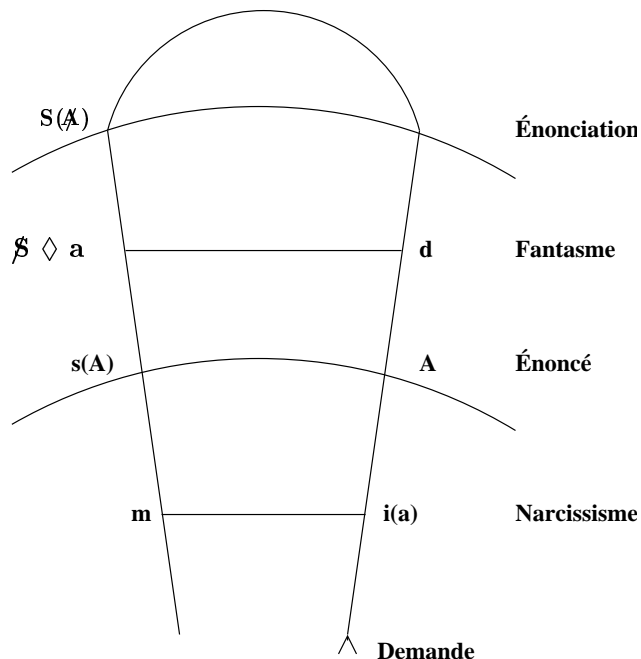
3.17 Graphe du désir

Au cours du *Séminaire 5* [10], Lacan a entrepris d’explorer de manière approfondie les formations signifiantes : « *Les formations de l’inconscient* ». À cette occasion, il a construit un graphe essentiel appelé le *graphe du désir*. Ce graphe est repris dans l’article « *Subversion du sujet et dialectique du désir* » *Écrits* [20].

La version complète du graphe est fournie dans les *Écrits* [20, page 817].

Ce graphe peut être vu comme s’il était composé de la superposition de deux parties, qui seraient deux graphes d’interaction composés chacun de deux niveaux :

- une partie (voir figure 14.3, p. 208) décrit les *interactions signifiantes avec le grand Autre*. Elle montre la signification lexicale et le sens métaphorique sous la forme de lignes signifiantes correspondant aux deux niveaux de réponse du grand Autre.

FIG. 3.1 –: *Forme simplifiée du graphe du désir*

Sur la figure 3.1, ces deux niveaux de la chaîne signifiante correspondent aux deux lignes courbes horizontales.

C'est cette partie que nous considérons ici ;

- l'autre partie (voir figure 14.2, p. 207) décrit des *modes d'interaction que nous appelons en « court-circuit »* et sur lesquels nous reviendrons à propos du narcissisme (paragraphe 3.43) et du fantasme (paragraphe 3.46).

Sur la figure 3.1, ces deux liens en court-circuit correspondent aux deux lignes droites horizontales.

La dénotation n'est pas dénuée de sens. Nous l'appelons le message signifié de l'Autre et nous la notons $s(A)$. Dans le graphe des interactions avec le grand Autre, la signification lexicale $s(A)$ – même complétée par les mécanismes du langage – est représentée par la ligne signifiante de l'étage inférieur.

Par contre, le niveau de la métaphore se produit dans le grand Autre, non pas en tant que dictionnaire, mais en tant que lieu des mécanismes du langage, c'est-à-dire du non sens. Elle dépend d'un grand Autre qui ne répond pas comme une machine, mais qui joue sur les mots.

Le lieu des mécanismes du langage est le grand Autre barré. Lacan appelle $S(\bar{A})$ l'action de la métaphore. Il place ce sens supplémentaire à l'étage supérieur dans le graphe du désir¹.

3.18 Énoncé et énonciation

L'énoncé et l'énonciation peuvent être schématisés comme deux fils porteurs de la chaîne signifiante avançant parallèlement dans la fonction de la parole (voir figure 14.5, p. 211).

Par analogie avec les niveaux définis dans le graphe du désir, nous disons que l'énoncé est homologue à $s(A)$ parce qu'il apporte une signification restant néanmoins une énigme. En effet, étant dépendant de ce que nous avons appelé les tables associatives des dictionnaires, l'énoncé ne peut pas de lui-même aller au delà de ce qu'il dit, ni en contrôler la validité, ni faire preuve d'invention.

Par contre, nous situons l'acte d'énonciation au niveau de $S(\bar{A})$, l'étage de la métaphore qui est celui permettant le supplément de l'équivoque. Dans l'énonciation, le langage ne se réduit pas à un lexique passif, mais il devient l'acteur des mécanismes du langage et s'approprie ainsi la place du sens.

Bien sûr, le contenu de l'énoncé dépend aussi de la métaphore et de la métonymie – dans le sens où il est soumis à leurs effets. Par contre, l'énonciation s'incarne en tant que mécanisme du langage.

Comme pour l'intersubjectivité et l'intersignifiante, il n'empêche que le destin de ce qui est entendu de l'énonciation est toujours d'être reçu comme un énoncé : « *Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.* » (*L'étourdit* [32, page 449]).

À propos de l'inconscient, nous avons dit qu'il est la présence de la structure du langage dans l'être humain. Maintenant que nous avons progressé en introduisant les notions de $s(A)$ et de $S(\bar{A})$, nous pouvons compléter la définition de l'inconscient.

Puisqu'il est la structure, il n'est pas un réservoir de significations ni d'énoncés automatiquement exploitables, mais il se situe au niveau des mécanismes du langage, c'est-à-dire de l'énonciation.

1. Dans la notation lacanienne, la lettre minuscule s désigne le signifié : $s(A)$ est le signifié du grand Autre.

La lettre majuscule désigne un signifiant : $S(\bar{A})$ est un signifiant du grand Autre barré.

Par le simple jeu de substitution de la métaphore, la présence de l'inconscient est à la fois permanente et insaisissable, donnant une impression de fermeture inopinée.

3.19 Réel, symbolique et imaginaire

Il nous faudra revenir à la division signifiante.

Mais auparavant, au stade actuel de notre avancée, il est temps d'examiner les *trois catégories* que Lacan a utilement introduites : le réel, le symbolique, et l'imaginaire.

3.20 Réel

Le *réel* est ce qui existe, mais dont on ne sait rien d'autre que ça fonctionne parce que ça a des effets. Cela le rend incontournable et c'est pourquoi il est toujours là : « *le réel est ce qui revient toujours à la même place* » (voir figure 16.1, p. 221).

Que le réel soit structuré, que son fonctionnement soit déterministe, ne fait aucun doute : système planétaire, organisation des espèces, physiologie, attraction de la pesanteur, etc. C'est l'effet de vérité sur lequel nous reviendrons (paragraphe 3.34).

Mais il faut poser que le réel est opaque. Il est ce dont on ne saura jamais rien sinon qu'il sera toujours là, au point que tout ce qu'on pourrait essayer d'en formaliser – par exemple d'en décrire la structure – échapperait aussitôt au réel. Aussi sophistiquée que soit la formalisation, et c'est sûrement le cas de la science moderne, elle produit des modèles mais reste impuissante à lever le doute que le réel soit structuré comme le modèle. Le réel reste ce qui se trouve indéfiniment au delà des limites de la connaissance, aussi extensibles soient-elles.

Pour reprendre l'image fournie par la topologie lacanienne, on peut dire que le réel est toujours au delà du bord.

3.21 Symbolique

À l'opposé, on peut définir l'*ordre symbolique* comme l'ensemble des formalisations. Le langage, ainsi que tout ce que le sujet humain peut produire en utilisant le langage, par exemple à la fois la science, les religions, les mythes, les artefacts de la société humaine, etc. font partie de l'ordre symbolique (voir figure 17.2, p. 227).

L'ordre symbolique permet un processus de description du réel faisant appel au langage, à la fois par le moyen de la signification $s(A)$ et par le moyen de la métaphore $S(\mathcal{X})$, mais ce qui est décrit est seulement du langage. Au delà de l'ordre symbolique, le réel reste non-dit, simplement parce que le réel ignore le signifiant.

L'ordre symbolique est propre à l'être humain.

3.22 Imaginaire

L'*imaginaire* est un mode d'appréhension du réel. Nous regroupons sous le terme d'imaginaire toutes les formes de la perception qui fournissent du matériel aux fonctions de l'ordre symbolique (voir figure 18.1, p. 235).

Mais l'imaginaire est un leurre, aussi bien pour l'homme que pour l'animal. Par conséquent, les filtres de l'imaginaire introduisent forcément des biais dans la connaissance du réel.

L'imaginaire utilise les mécanismes de l'instinct que l'homme partage avec les autres êtres vivants. L'instinct fournit des processus, câblés au niveau des espèces, qui guident les êtres vivants et assurent leur survie. De manière fonctionnelle, l'instinct pourrait être spécifié comme un mécanisme traitant des représentations imaginaires.

Nous posons que le rôle de l'instinct est secondaire chez l'être humain, et que, s'il intervient, il est nécessairement perturbé par le langage. Les représentations imaginaires ne sont pas traitées de façon brute, mais toujours par l'intermédiaire de représentants dans le langage – ce que nous avons défini comme des signifiants. Cette encapsulation de l'imaginaire – et *a fortiori* de l'instinct – dans l'ordre symbolique complexifie largement le traitement des événements de la perception, et subvertit toute forme d'instinct que l'on serait tenté d'invoquer à propos de l'être humain.